

sowie (5) ein zuträglicher internationaler Kontext. Die Erfolgsgeschichte Finnlands in der Zwischenkriegszeit blieb, so zeigt David, im osteuropäischen Raum eine Ausnahmeerscheinung. Andere Länder scheiterten nicht aufgrund des Protektionismus, sondern an dessen mangelhafter Umsetzung, und zwar weil bestimmte Interessengruppen vor allem die eigenen Vorteile, nicht den Wohlstand der Nation als ganze im Sinn hatten. State capture, die chronische Krankheit der schwachen Staaten Osteuropas, präsentiert sich bis in die Gegenwart als Haupthindernis erfolgreicher Nachholstrategien.

Thomas David ist ein überzeugendes, stringent argumentierendes Buch gelungen, mit dem er an die wegweisenden komparativen Untersuchungen Ivan Berends und Paul Bairochs zur europäischen Wirtschaftsgeschichte anknüpft. Indem er seine Analyse auf umfassende statistische Neuberechnungen zu Außenhandel, Industrie, Produktivität, Bevölkerung, Bildung und Einkommen stützt, liefert er neues quantitatives Material, auf dessen Grundlage sich endlich West und Ost zuverlässig miteinander vergleichen lassen. Nicht zuletzt bietet dieses Buch wichtige Hinweise für die Interpretation und Lösung drängender Gegenwartsprobleme, die sich den weniger entwickelten Volkswirtschaften im Zeitalter der Globalisierung stellen. Zum Verständnis der europäischen Wirtschaftsgeschichte leistet dieses Buch einen wesentlichen Beitrag. Es sei deshalb sehr nachdrücklich zur Lektüre empfohlen.

Suzanne L. Marchard: German Orientalism in the Age of Empire. Religion, Race, and Scholarship, Cambridge: Cambridge University Press 2009, 526 S.

Rezensiert von
Michel Espagne, Paris

L'ouvrage de Suzanne Marchand, professeur d'histoire intellectuelle de l'Europe à l'Université de Louisiane, est un véritable monument d'érudition sur le devenir et les enjeux d'une discipline essentiellement étudiée pour la période qui va de la fondation de l'Empire allemand à la guerre de 1914 mais dont les racines anciennes et les prolongements plus récents sont également abordés. Pour examiner une discipline dans la longue durée Suzanne Marchand, comme elle l'explique dès l'introduction, a voulu se débarrasser de tout préjugé sur les liens postulés par Edouard Saïd entre orientalisme et colonisation. L'orientalisme ne s'est certes pas développé dans les universités allemandes avec des arrière-pensées colonisatrices. On ne peut d'autre part exempter l'orientalisme wilhelminien de visées impérialistes. Des missionnaires luthériens ou jésuites jusqu'à Herder on a affaire à un phénomène de longue durée. Commençant avec Anquetil Duperron, une renaissance orientale marque l'œuvre des frères Schlegel et laisse son empreinte dans la Symbolique de Creuzer. A l'époque du philhellénisme triomphant il faut tou-

tefois noter une sorte de tension entre la philologie grecque, garante d'une formation non religieuse des fonctionnaires de la future Allemagne, et la dimension plus religieuse d'un orientalisme attaché à l'exploration de la Bible et à la tradition théologique. Le déchiffrement de textes inconnus apparut d'abord comme un complément à l'exégèse religieuse, à la compréhension du judaïsme antique. Sans doute cet arrière-plan théologique peut-il expliquer que l'indianisme suscita rapidement un engouement plus grand que les études arabes, dont Joseph von Hammer-Purgstall peut être considéré en Allemagne comme un fondateur. Les premiers arabisants tel Heinrich Leberecht Fleischer à Leipzig s'inscrivent, il est vrai, dans la postérité de Silvestre de Sacy qui, de sa chaire parisienne, rayonna sur l'ensemble de l'Europe. De Franz Bopp, le grammairien comparatiste, jusqu'à Max Müller et Adalbert Kuhn, Suzanne Marchand observe la tendance à opposer l'indo-européanisme aux études sémitiques et à fétichiser les Védas. Mais son livre évite tout schématisme et montre des constellations atypiques : la singulière association chez Karl Friedrich Koepfen d'intérêt pour l'histoire du bouddhisme et pour le jeune hégélianisme, la dimension orientaliste de la géographie de Carl Ritter. L'histoire de l'orientalisme est aussi une juxtaposition de destins individuels romanesques comme celui du juif de Bratislava Vambéry ou de son élève Goldzieher qui tous deux parcourent l'empire ottoman.

Une seconde renaissance orientale interviendrait à partir des années 1870. S'il est alors toujours difficile d'obtenir un poste universitaire, les possibilités de publication se sont désormais multipliées. Paul

de Lagarde, Theodor Nöldeke, spécialiste du Coran, et Julius Wellhausen, rompu à la critique philologique de la Bible, incarnent une sécularisation dans l'étude du Proche-Orient, d'un monde islamique qui devient à la mode. Les voyages sont devenus plus faciles et beaucoup d'indianistes visitent le sous-continent. Mais le dernier tiers du XIXe est aussi une période où l'orientalisme ancien connaît un grand essor avec les découvertes assyriologiques, avec l'Égyptologie, qu'Adolf Erman s'efforce de promouvoir en fondant un journal spécialisé, tandis qu'Eduard Meyer applique à l'Antiquité l'idée d'une histoire universelle intégrant pleinement l'Orient. On peut dire que se déclenche, contre le positivisme dominant, un « orientalisme furieux », soucieux de mettre un terme à l'accumulation philologique pour déplacer l'accent sur l'Orient vivant, ses caractéristiques ethnographiques. C'est une époque où on lit avec admiration *le Rameau d'or* de Frazer et où Theodor Benfey conduit la philologie indianiste aux limites de l'anthropologie comparée. Un panbabylonisme qu'incarnerait Delitzsch, premier titulaire de la chaire d'Assyriologie à Berlin, se fait jour et rencontre un adversaire dans l'historien des sciences antiques Neugebauer qui rétablit un équilibre de principe entre les apports orientaux et hellénistiques. Autour de 1900 l'histoire religieuse elle-même accentue volontiers les origines orientales du christianisme, certains érudits voyant dans le bouddhisme une de ses racines profondes, insistant sur l'identité orientale de Saint Paul, sur la présence de références à Zoroastre et à la Perse dans le christianisme de la Cappadoce. La tension entre un orientalisme sémitique et aryen ne donne pas seulement

une dimension raciale à la discipline (il suffit de penser à Chamberlain) mais la rapproche parfois des visées coloniales. Cela ne concerne certainement pas Goldziher qui put étudier à Al Azhar, mais sans doute un archéologue et diplomate comme le baron d'Oppenheim ou encore les promoteurs du comptoir chinois de Qindao. Même quand ils ne professaient pas d'opinion impérialiste les orientalistes ont souvent trouvé à s'employer dans des entreprises d'esprit colonialiste. Le Seminar für orientalische Sprachen forma des serviteurs de l'expansionnisme allemand. Cet arrière-plan domine le parcours d'un Carl Becker, et de façon générale les relations de l'Allemagne et de l'Empire ottoman approchant de son terme. On rencontre dans ce livre fourmillant d'informations jamais rassemblées les premiers spécialistes du Japon comme Karl Florenz ou Erwin Baelz ou les premiers représentants d'une sinologie plutôt en retard sur la France voisine comme Otto Franke ou Richard Wilhelm. L'éventail très large des sujets abordés dans cet ouvrage remarquable intègre la curiosité pour les arts orientaux, qui par le biais des collections ethnographiques ou des collections de tapis pénètrent les grands musées de Berlin et Munich tandis qu'un historien d'art aux tendances raciales marquées comme Josef Strzygowski avait inventorié les collections d'art copte et que les musées allemands s'intéressaient aux trésors artistiques de Turfan, en pays ouïghour. Enfin les orientalistes académiques ne sont pas les seuls à diffuser un savoir sur l'Orient. Il y a les communautés allemandes dispersées dans le monde, les fonctionnaires tentant d'entraîner les pays musulmans dans un jihad, les traducteurs, les observateurs du génocide arménien

ou les juifs de Palestine. L'orientalisme a connu une relative éclipse sous Weimar, n'a pas toujours résisté (comme le montre le cas des orientalistes SS Ernst Schäfer et Walter Wüst) aux tentatives de récupération du national-socialisme. Une certaine difficulté à comprendre intimement le présent des pays orientaux reste une faiblesse de l'orientalisme savant.

On a le sentiment, en achevant le livre de Suzanne Marchand, d'avoir lu une véritable encyclopédie de la relation à l'Orient dans la culture allemande sur deux siècles. Mais si cette encyclopédie éclaire bien des épisodes encore peu connus dans l'histoire de la discipline, elle réussit aussi à mettre en évidence simultanément tous les enjeux de la curiosité pour l'Orient prise entre la théologie et l'ethnographie, entre la philologie et la politologie, entre la quête de l'universel et le racialisme, entre l'histoire de l'art et la politologie. Au miroir de l'orientalisme se reflètent toutes contraintes propres aux sciences humaines allemandes du XIX^e siècle.

Richard S. Fogarty: Race and War in France. Colonial Subjects in the French Army, 1914–1918, Baltimore: John Hopkins University Press 2008, 374 S.

Rezensiert von
Adrian Wettstein, Zürich

Die nichteuropäischen Truppenkontingente, die in den beiden Weltkriegen von ihren Kolonialherren auf den europäischen Schlachtfeldern eingesetzt wurden, sind in